

Mon cher copain,
Tu vas me manquer.
Tu vas nous manquer.

Je te remercie de m'avoir accepté à tes côtés durant ces dernières semaines difficiles que tu as réussi avec ton humour du détournement à rendre créatives.

Tout dans ta chambre d'hôpital devenait créatif : le matériel médical devenait des marionnettes, chacun sa voix, chacun son personnage, les serviettes en papier dansaient, les écouvillons tchatchaient, les tuyaux partout comme des lignes de vies qu'escaladaient tes personnages filiformes imaginaires, les soins eux même étaient magnifiés par ton invention en gestes de confiance, les soignants devenaient les figurant de tes fameux tournages imaginaires, ils et elles formaient des rondes de nuit, ils dansaient autour de toi, des rondes de jour, tu les faisais rire. tu arrivais même à transformer quelques taches de sang en visage de clown imprimé sur tes draps.

Tu as vécu ce moment comme tu as vécu ta vie, en étant un artiste entier, total, du matin au soir et jusque dans tes rêves. Avec une conscience aiguisée de ce qui arrivait, ta mort annoncée, tu ne fuyais rien de la réalité, juste, tu la magnifiais et ta chambre d'hôpital que tu te réappropriait en la nommant MA chambre d'imaginaire s'animait de tous tes souvenirs, du Mignon Palace au Prato, tes fantômes, tes personnages, tes figures s'animaient autour de toi et se mêlaient aux amis réels qui venaient te visiter, ta famille, Nono qui te lisaient les sonnets de Shakespeare, tes acteurs et tes actrices venus t'embrasser et te remercier, les acrobates venus t'offrir un dernier numéro dans ta chambre, Arnaud qui filmait ces moments là, Wojtek, mon mari et moi, les soignants et Patricia toujours là à faire attention à toi avec des yeux brillant d'admiration toujours posés sur toi... Tous, réels ou fantasmés, nous étions les protagonistes du petit cirque joyeux et triste de la fin de ta vie. Nous étions à tes cotés pour honorer ta vie, celle d'un homme de littérature et des arts populaires, celle d'un homme-orchestre, celle d'un homme publique aussi fanfaron que poétique, aussi provoquant que profondément timide, celle d'un artiste pédagogue aux milliers d'apprentis, celle d'un père et d'un mari peu conforme mais profondément aimant, celle d'un ami intègre et fidèle, d'un clown dont le rire s'attaquait frontalement à ce qui ne fait pas rire dans le monde et dont les poèmes résistaient à bien de violences.

Entre deux rigolades et profitant que Patricia se soit absenté pour te chercher de l'eau, tu nous disais « Quand ce sera fini, vous ferez attention à Patricia » alors oui, Gilles, nous ferons tous et toutes ici attention à Patricia, c'est une promesse collective que nous nous faisons. Et moi, je suis là.

Nous sommes amis depuis plus de 25 ans. Je n'aime pas écrire ce discours. Je n'aime pas non plus le prononcer. Je n'aime pas avoir à te dire au revoir.
Fais-moi rire encore s'il te plait mon copain.

Des souvenirs tendres me reviennent en vrac.

Le Prato bien entendu, ton Théâtre International de Quartier qui plaçait le geste artistique au cœur de la vraie vie des vrais gens tout en se moquant bien de l'institution culturelle et des labels que pourtant tu incarnais si bien en contribuant avec Patricia à faire passer les arts du cirque du traditionnel vers le contemporain, de la reproduction vers la création ; et puis il y a Caen, Éric Lacascade, Kantor, Pessoa, Tchekhov, évidemment ; le stage de formation que tu a donné au jeune homme de 20 ans passionné de théâtre que j'étais et qui voyais, avant toi, le clown d'un drôle d'œil ; je me souviens de ton amour de la transmission ; de la création des Barbares aussi, en Grèce et te voir déconner sous le Parthénon, apostrophant les dieux de l'Olympe ; Gorki et le Living Théâtre ; Alain d'Haeyer que tu as retrouvé sur le plateau de la cour d'honneur du Palais des Papes, vous voir à plus de 60 ans vous amuser comme des

enfants sur cette scène mythique devenue toute petite tellement vous étiez grands ; le Mignon Palace, enfin ce que tu m'en racontais et la façon dont tu en honorait la mémoire dans tes spectacles ; oui, ces années de spectacles : les tiens, les miens, on essayait de jamais se loucher, d'être là l'un pour l'autre, ceux des autres aussi, des coups à boire, mais tellement de coups à boire, des coups de gueule aussi, tant de fous rires ; Peter Pan avec Clément ; Aragon, Shakespeare, Ovide ; Patricia toujours là, jamais loin et ses grands yeux amoureux ; Et pour moi, ces 6 premiers mois à la direction du Théâtre du Nord pendant lesquels vous m'avez logé et protégé dans votre grenier en attendant que je trouve mon propre logement et que mon mari me rejoigne, j'aime à dire que j'y dormais entre un carton de nez rouge, un autre de chaussures taille 74 et un troisième de coussins péteurs, j'étais bien chez vous, sachant Patricia et toi juste en dessous de moi, comme me soutenant ; je me souviens de nos fêtes, de nos anti-noël, nos soirées de réveillons à m'apprendre des chansons picardes histoire de rigoler un bon coup et de bien s'assurer que je comprenne le Nord où j'arrivais et que ne devienne pas un pédant ; « Elle a de grosses totottes ma tante Charlotte, il a un gros cigare mon oncle oscar », je crois que ça va Gilles, je ne m'en sors pas trop mal, je te remercie pour ton humour, pour nos discussions, tes conseils et ton amour ;

et puis cette création à Bussang, au Théâtre du Peuple avec les acteurs de l'oiseau mouche, un spectacle que j'ai fait pour toi, sur toi et avec toi, un spectacle où tu m'as laissé fantasmer ta vie de ta naissance à ta mort. Tes amours, tes aventures, tes voyages, tes délires, tes combats. Un spectacle sobrement intitulé : « Gilles ». Et à la fin tu dansais sur ton cercueil ; par l'art, pour l'humanité ; Le clown, les surréalistes, et l'anarchisme ; Bukowski, Beckett, fin de partie ; tant et tant.

Si la liste est aussi longue c'est que je n'ai pas envie qu'elle s'arrête mon copain.

De fait on avait tellement pas envie que ça s'arrête qu'on a décidé de faire une expo de tes dessins, poèmes, photos et vidéos depuis ton lit d'hôpital, ce sera au Théâtre, en janvier. Le 17 à 17h sera le vernissage et compte sur nous pour boire, rire et pleurer un coup.

Et puis on a fait ce film avec l'ami Arnaud Chéron. Et puis on veut pas que ça s'arrête.

Le dernier dimanche, quand je quittais ta chambre à l'hôpital on se disait « allez, on se voit au vernissage » comme un dernier adieu. On n'était pas dupes de notre connerie. Tu me répondais « oh je vais tout faire pour, tu peux compter sur moi » suivi d'un pied de nez... et moi je t'embrassais le front et les mains. Elles étaient devenues si petites, tes mains. Déjà tu t'effaçais mon copain.

Celle-là sera ta dernière expo vraisemblablement. Enfin qui sait avec toi... (pied de nez)

Tu m'as demandé de dire à nos amis comment tu voulais qu'on comprenne cette exposition, tu m'as dit :

« Pour l'exposition tu leur diras bien, tu leur expliqueras bien que c'est pas morbide, bien sûr il y a l'hôpital, il y a la mort, mais c'est le processus créatif qui ne peut pas s'arrêter. C'est pas morbide. C'est pas un hommage ».

Alors on ne va pas te rendre hommage, on va continuer à t'aimer et à rire pour toi . On va sans doute aussi un peu pleurer, mais promis, nous nous forcerons à rire de nos propres larmes !

Le titre de ton exposition, en forme d'hommage à Kantor c'est : « Aujourd'hui c'est mon anniversaire », un petit mensonge histoire de faire un pied de nez à la mort elle-même et de continuer de te placer radicalement du côté de la vie.

À très bientôt donc, mon copain, on te voit à ton vernissage et après encore et encore... car bien sûr il est question de la fin de ta vie mais ta créativité de chaque instant s'est poursuivie jusqu'au bout de cette vie magnifique et bien remplie et l'a transcendé : ta créativité, elle ne peut s'éteindre, tu l'as transmises à des générations et des générations d'artistes à Lille, dans le Nord et en France, artistes dont je suis. Nous t'en sommes tellement reconnaissants et reconnaissantes. Et nous sommes tellement mais tellement nombreux.

Cette flamme-là ne s'éteint pas. Elle est en nous. Tu es à jamais en nous.

Aujourd'hui, une ville entière est en deuil, Lille enterre un bon copain, demain elle retrouvera sa bonne humeur, le meilleur moyen, sans doute, de faire vivre l'esprit espiègle de l'homme aux mille vies qui se cachait derrière son nez rouge.

Tu le sais mieux que personne, toi le militant du rire, aujourd'hui, et plus que jamais, la joie est devenue politique.

Et pour finir, j'aimerais que nous écoutions Beirut, le morceau qui accompagnait la dernière scène de « Gilles », scène ultime où tu assistais toi-même à ton propre enterrement, tu retrouvais tous les vivants qui t'aimaient, venus honorer ta mémoire et te dire un dernier au revoir, tu riais de leurs grises mines... Mais tu retrouvais aussi tous les fantômes de ton passé venu te dire : « bonjour, vieil ami, le temps est passé, ça fait du bien de te retrouver. Vivant et morts se mettaient alors à danser ensemble formant une ultime ronde autour de toi, tu dansais sur ton cercueil en riant, tous te portaient en héro de ta propre vie. Et cela finissait en fête dans les rires comme dans les larmes.

Alors aujourd'hui, on rejoue la scène, on t'imagines avec ton nez rouge, au milieu de nous, tu es là à rigoler, à faire tourner tes yeux, une bouteille en équilibre sur la tête et tu fais danser tes mains. Allez mon copain, fais-nous rire encore, un peu, s'il te plaît.